

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : { Pour Roubaix, 25 francs par an.
 } » 14 » six mois.
 } » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

4 juin 1863.

De quelque côté que le regard se tourne à l'horizon politique, on voit un différend à régler, des obstacles à aplanir. La diplomatie n'est pas aujourd'hui une sinécure.

Les nouvelles de Pologne annoncent que l'insurrection des provinces méridionales s'étend actuellement jusqu'à Czerkasi, sur le bas Dnieper. Des bandes de *guerillas* se forment sous d'habiles chefs. La Russie peut et doit être inquiète d'un état de choses qui ne fait qu'empirer et qu'elle a laissé grandir; on pourrait ajouter qu'elle n'a pas su éviter, grâce à sa rigueur... pour ne pas dire plus.

La Prusse et l'Autriche sont en discussion avec le gouvernement danois à propos de la position constitutionnelle du duché de Holstein. Là encore on n'est pas près de s'entendre. Il ressort surtout de cette affaire toute particulière à ces États, un fait qui devient général. C'est la tendance de l'Autriche à résister à toutes les conventions qui auraient pour objet l'abandon des traités de 1815. Vienne et Berlin semblent montrer la même répugnance à propos de la Pologne, et l'intervention de la France et de l'Angleterre devient aussi difficile qu'elle est utile.

Nous parlons de l'Angleterre. Son affaire avec le Brésil n'est pas terminée. L'origine de ce débat remonte à deux ans. On sait qu'une mesure exercée par les Brésiliens contre le navire anglais le *Prince de Galles* a amené un conflit qui doit être soumis à l'arbitrage du roi des Belges.

L'Angleterre a choisi un souverain aussi juste qu'éclairé et intelligent. Le roi Léopold s'est tiré avec bonheur de pas plus difficiles dans son propre royaume. Mais il est pénible pour la fertilité, pour l'orgueil d'une grande nation, d'en arriver à ces expédients, à des concessions, nous allions dire à une reculade, à laquelle le *Foreign-Office* paraît disposé depuis le discours de M. Derby tendant à rapprocher définitivement les deux parties.

Toute cette politique extérieure a été un instant oubliée par le résultat des élections de Paris. Nous ne dirons que quelques mots sur ce sujet dont on a grossi les conséquences et il est évident que le triomphe de l'opposition était un obstacle pour le gouvernement tel qu'il est établi.

En province, sauf quelques exceptions, tous les partis ont paru comprendre, que ce n'était pas le moment d'apporter la discorde et de diviser les forces du pays, et les partis ont agi sagement.

Paris n'a pas été du même avis. Mais Paris n'est pas ou n'est plus uniquement la France entière.

La province compte aujourd'hui, elle ne veut plus passer inaperçue, elle veut prendre part aux discussions d'intérêt général, même quand la discussion a lieu à coups de fusil, comme en juin 1848.

Pourquoi donc s'effrayer d'un fait si simple? Les Parisiens sont gens d'imagination, un peu poètes par nature, enthousiastes jusqu'au délire, braves jusqu'à la témérité, mais ne jugeant pas toujours sagement et froidement les choses et encore moins les hommes.

Que de popularités se sont brisées contre l'esprit léger et versatile des Parisiens.

Depuis un demi-siècle, ils ont *insinué*, sinon *imposé* à la province assez d'essais avortés (comme formes de gouvernements) pour que l'on puisse maintenant se mettre en garde contre de nouvelles tentatives; mais généralement on éprouve en France le besoin du repos.

Les Parisiens ont été des hommes brillants, intelligents. Certes, ils auront de beaux et brillants discours... et seront satisfaits... pour quelque temps.

Nous croyons donc qu'on a eu tort de donner la moindre importance à l'élection parisienne; les élus sont d'opinion si diverses qu'il est impossible de craindre une coalition, si l'on peut appliquer ce mot à une minorité si faible.

C'est là, selon nous, l'expression de l'opinion en province.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

« On a reçu aujourd'hui les résultats à peu près définitifs du scrutin ouvert dans toutes les circonscriptions électorales de l'Empire. Partout le vote s'est accompli avec l'ordre et le calme le plus parfait, et l'affluence des votants a été considérable. Sur 268 élections connues, 252 candidats du gouvernement ont été nommés. »

Le *Constitutionnel* reproduit les lignes suivantes empruntées au journal le *Pays* :

« Sur 274 députés à élire dans les départements, 268 élections sont connues. 252 candidats du gouvernement ont été nommés. 8 autres qui se présentaient comme dévoués au gouvernement l'ont emporté sur les candidats officiels, et 8 candidats de diverses nuances de l'opposition ont été élus. »

On lit dans la *Correspondencia* de Madrid du 31 mai : « Par la voie de la Havane, nous avons des nouvelles du Mexique. Les troupes mexicaines n'occupaient plus que la partie de Puebla la moins défendue. Le général Forey, dit *El Diario de la marina*, est très satisfait. Le résultat définitif ne saurait être douteux. Un corps de cavalerie mexicain a tenté de sortir de Puebla; après avoir perdu beaucoup de monde, il a été obligé de rentrer dans la ville. Comenfort, entouré par le flanc, est dans une situation précaire. Le fort de Guadalupe est tout entouré de tranchées et de parapets construits par les Français. La garnison est complètement bloquée; elle ne peut recevoir du dehors ni vivres, ni munitions. Les déserteurs mexicains disent que les vivres sont rares et que l'eau surtout a déjà manqué. Ainsi que Mérida, tout le pays qui s'étend jusqu'à Carmon s'est prononcé en faveur de l'intervention française. Cette ville a été attaquée une seconde fois par un détachement mexicain de Sampedo, mais sans succès. »

On lit dans le *Bulletin de Paris* :

« Il n'y a rien de fondé, pas plus dans la rumeur d'après laquelle il serait question de certaines modifications ministérielles, que dans le bruit relatif à des mutations dans le haut personnel administratif. Si des changements ou promotions doivent avoir lieu, elles ne viendront, selon toute probabilité, qu'après la session des conseils généraux. »

« On mande de Londres que le gouvernement a l'intention de proposer au Parlement l'édification d'un système de fortifications destinées à protéger la capitale et les ports contre une attaque extérieure. »

« Les nouvelles des États-Unis transmises par voie d'Angleterre, sont très favorables au parti unioniste. Non-seulement les confédérés auraient repris l'offensive sur le Rappahannock et en Virginie, mais dans divers centres peuplés des États du Nord, on se prononce avec la plus grande énergie pour la cessation des hostilités. Ces incidents donnent une force nouvelle au projet de médiation concerté entre la France et l'Angleterre. » — Laffite.

Le *Times* dit dans son *money-market* que d'après des avis de Paris, les commissaires confédérés font tous leurs efforts pour amener la paix soit par une médiation, soit par tout autre moyen compatible avec l'honneur du Sud. Une lettre fédérale venant d'une source digne de foi annonce qu'une proposition sera bientôt faite qui amènera un arrangement quelconque. Cependant dans le commerce de Londres l'espoir d'un accord durable diminue chaque jour.

À la Chambre des communes, lord Palmerston a proposé la deuxième lecture du bill relatif à la suppression de la traite des noirs. Cette lecture a eu lieu.

La conférence concernant la question grecque qui devait avoir lieu hier à Londres a été remise au 5 juin.

Deux grands meetings en faveur de la Pologne ont eu lieu avant-hier soir, l'un à Fulham sous la présidence de M. Sheridan, l'autre à Westminster, sous la présidence de M. Potter.

Pologne.

On écrit de Lemberg, 30 mai, à la *Presse*, de Vienne :

« L'insurrection des provinces méridionales s'étend actuellement jusqu'à Czarkasi, sur le bas Dnieper, dans le gouvernement de Kieff; c'est ce que confirment les bulletins russes. »

« Le jeune et habile chef supérieur de l'insurrection dans l'Ukraine et la Valachie fait la guerre des *guerillas* dans le vrai sens du mot; il ne réunit aucun grand corps, mais n'organise que de petits deta-

chements, la plupart armés, qui parcourent tout le pays, recueillent partout de nouvelles recrues, mettent toute la population en mouvement et suppriment partout l'administration russe. »

« Les bulletins publiés à Kieff, le 13 et le 14 mai, énumèrent un nombre considérable de ces détachements, et bien qu'ils annoncent que des colonnes ont été envoyées contre les insurgés, ils ajoutent en même temps que les troupes n'ont pu rencontrer l'ennemi. »

« Ainsi le bulletin du 13 mai parle de deux bandes polonaises dans le cercle de Skira. Il dit aussi que de nombreuses bandes se sont formées dans les cercles de Valsikew, Kieff et Tarascza et qu'elles se sont dirigées vers le Nord. »

« Le bulletin annonce qu'un combat a eu lieu le 10 mai près de Zuki, dans le cercle de Czarkasi, où le colonel russe Zukoff aurait combattu un détachement assez fort. »

« Suivant le bulletin, les Russes auraient été victorieux, mais cela paraît fort douteux. »

« Un second combat a eu lieu près de Rozalowska dans le cercle de Wasilkow. Là un certain nombre d'étudiants de Kieff ont été entourés par des forces supérieures et impitoyablement massacrés. »

« Dans les trois provinces méridionales, de même qu'en Pologne et en Lithuanie, les chefs militaires russes des districts ont été investis de pouvoirs illimités et sont soumis uniquement au contrôle du consul Anienkoff, commandant à Kieff. »

« En Podolie, l'insurrection augmente de jour en jour. »

« Dans les cercles de Wininsoo, Zityn, Zactyczew et Braclaw, il y a de nombreux détachements; dans le cercle de Proskirov aussi, à l'ouest de la Podolie, non loin de la frontière de la Gallicie, il a paru des troupes et d'après une dépêche du 29 mai, un détachement polonais aurait enlevé, le 28, les postes frontières russes de Serzoniok à Palzyne et Novagrobka. »

Mgr. Felinski, archevêque de Varsovie, vient d'écrire à l'Empereur Alexandre II la lettre suivante :

« Sire,

« Ce fut toujours la mission et le privilège de l'Eglise de porter la voix aux puissants de ce monde dans les moments des grands maux et des calamités publiques. C'est au nom de ce privilège et de ce devoir qu'en ma qualité de premier pasteur du royaume de Pologne, j'ose m'adresser à V. M. pour lui exposer les besoins pres-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 5 JUIN 1863.

— N° 3. —

LE TREMBLEMENT DE TERRE*

CHAPITRE III.

LE CONSEIL NOCTURNE. — L'EMBUSCADE.

La nuit était sereine; les astres de l'autre hémisphère brillaient de tout leur éclat, et, malgré l'absence du clair de lune, l'œil percevait distinctement tous les objets, grâce à cette pureté, à cette transparence parfaite de l'air de Caracas, où, durant les neuf mois de sécheresse, le ciel n'est jamais voilé de la moindre vapeur.

Après avoir galopé une heure sans laisser souffler leurs chevaux, don Rodriguez et Vincent atteignirent les versants derniers lesquels se dressent les hauts sommets de la *Silla*. Ils les laissèrent à gauche et se dirigèrent vers une plaine au centre de laquelle une petite rivière, qui coule vers Caracas, s'est creusé un lit. La régularité des haies et la disposition symétrique des palmiers trahissaient le voi-

sinage d'une grande exploitation. Bientôt le chemin serpenta entre des plantations de cannes à sucre, de cañiers et de cacaoyers, et nos cavaliers aperçurent çà et là les habitations des nègres; enfin surgit du milieu des arbres un bâtiment plus vaste, devant lequel ils allèrent s'arrêter.

« La régnait un profond silence. Pas le moindre bruit ni à l'intérieur, ni au-dehors, pas une seule fenêtre éclairée. Vincent mit pied à terre, confia au marquis la bride de son cheval et fit à pas de loup le tour de la maison. Toutes les issues en étaient soigneusement fermées; mais une faible lumière brillait dans un petit bâtiment isolé, à quelque distance. Il s'en approcha, et, par une fente de la mince cloison de roseaux, il vit plusieurs hommes causant avec animation et, parmi eux, celui que don Rodriguez cherchait, c'est-à-dire M. Paez, intendante de la propriété. »

Vincent frappa à la porte et le pria de sortir et de lui accorder un instant d'entretien. Aussitôt la lumière s'éteignit; mais M. Paez ne tarda point à paraître. Il accueillit Vincent par cette brusque apostrophe :

« Quel démon en veut à mon repos, même la nuit? Et toi, imbécile de noir, qui l'a dit que je me trouvais dans cette maison, où je consulte, avec quelques propriétaires, des mesures contre l'épizootie qui règne, dit-on, dans les steppes de Calabozo? »

« Mon maître est là, répondit Vincent à voix basse. Il demande à vous parler au sujet d'une affaire pressante. »

« Ton maître? Est-tu trop paresseux pour me dire son nom. Tourne-toi vers la

Croix du Sud (1), que je reconnaisse ta face de corbeau. Quoi! — et le ton rude de l'intendant s'adoucissait de beaucoup — la livrée du marquis de Valida? Dis-tu vrai! Où est don Rodriguez? »

« A la porte de votre exploitation, monsieur. »

« Cours le chercher, et dis-lui que j'ai chez moi quelques amis dont la connaissance lui sera agréable. Tu trouveras, là tout près, de quoi abriter les chevaux. »

Le nègre obéit. Quand don Rodriguez atteignit à son tour la petite maison, la lumière avait reparu à l'intérieur, et Paez attendait le marquis sur le seuil. Il l'introduisit dans une pièce étroite et dénudée. En guise de sièges, des planches sur des seaux; au lieu de table, un tonneau renversé, supportant une lampe qui éclairait mal. Mais on oubliait ces détails en considérant le maintien digne et les physionomies graves et imposantes des personnages réunis là.

« Don Antonio Fernando de León, dit Paez, désignant l'un d'eux. »

« Nous nous sommes rencontrés souvent à Caracas, répliqua Rodriguez en s'inclinant, et les sentiments de considération que m'a toujours inspirés la personne de don Fernando me faisaient m'attendre à le trouver parmi les hommes les plus courageux et les plus nobles de notre commune patrie. »

« M. Ruiz Infanté, » reprit Paez, présentant un mulâtre. Rodriguez exprima, en quelques paroles doublement flatteuses pour un homme de couleur, son désir de compter un jour M. Infanté au nombre de ses amis. En-

(1) Grande constellation de l'hémisphère occidental.

suite Paez le conduisit auprès d'un personnage d'une trentaine d'années, de petite, mais forte stature, au visage allongé, au nez d'aigle, aux grands yeux noirs, aux gestes pleins de grâce et de feu. Frappé de l'audace et de la franchise de son regard, Rodriguez devina en lui un homme supérieur, appelé à jouer un rôle éminent dans l'histoire de son pays.

« Don Simon Bolivar, » dit Paez. Bolivar prit la main du jeune homme, muet et pénétré d'un respect involontaire, et la serra cordialement.

« A en juger par votre mine, lui dit-il, vous êtes porteur d'une nouvelle grave et urgente. »

« Vous lisez dans mon âme, » répliqua le marquis en s'asseyant à côté de don Simon. »

Et il rapporta ce qu'il avait appris lui-même de la bouche de Joséfa. La surprise des assistants fut égale à leur indignation. Mais ces communications inquiétantes ne découragèrent personne. Comme il était trop tard pour contremander la réunion qui devait avoir lieu dans quelques heures, on résolut, sur la proposition de Bolivar, de se disséminer sur les divers chemins aboutissant au lieu du rendez-vous, afin de faire retourner sur leurs pas les patriotes conquis qui obéiraient à l'appel. On déjeuna donc à la hâte, puis on monta à cheval.

D'abord ils firent route tous ensemble. Paez montait un étalon de Colombie d'une rare beauté et s'amusait à lui faire faire les évolutions les plus audacieuses. Son agilité, sa force, son aisance à conduire sa monture n'étaient pas moins remarquables que son adresse à faire usage de la lance et du *lasso* (nœud coulant à l'aide duquel on s'empare des chevaux et des

boeufs sauvages des Llanos). Ni inégalité du sol, ni fosse, ni haie n'arrêtaient le galop furieux dont il tourbillonnait autour de ses compagnons, et jamais son lasso ni sa lance ne manquaient le but.

« Voilà, dit Bolivar au marquis, le véritable cavalier des Llanos. Avec cinq cents hommes de sa trempe, je gage d'écraser le meilleur régiment de cavalerie espagnole. Ou je me trompe fort, ou l'armée des Llaneros (pâtres des steppes) contribuera beaucoup un jour au sort des batailles dont nos contrées vont devenir le théâtre. »

« A ce propos, il s'engagea entre eux un dialogue qui tourna à Rodriguez l'occasion d'admirer la profondeur et la sûreté du coup d'œil politique de son interlocuteur. Ils causaient encore quand on atteignit l'endroit désert choisi pour la conférence, au milieu des rochers de la *Silla*, près d'une cascade et d'une ancienne mine d'or abandonnée depuis des siècles. Après s'être assurés que rien ne dénotait une embuscade, nos cavaliers se séparèrent et allèrent occuper leurs différents postes. Le marquis, chargé de la surveillance d'un sentier dans la direction de Caracas, dit à Vincent, toujours à côté de lui :

« Voici l'heure du déjeuner chez ma mère. Elle s'inquiétera peut-être de mon absence. Va donc lui annoncer mon prochain retour. Dis-lui que notre course a été sans résultat quant à la découverte de jaguars; mais que j'ai fait la connaissance de don Simon Bolivar, un homme du plus grand mérite, chez qui je vais passer quelques heures. »

Vincent s'éloigna; mais à peine était-il à dix ou douze longueurs de cheval qu'il tourna bride et revint accabler son mai-